



Je fouillai les arbres du massif. (Page 254.)

son entretien avec sa gouvernante, l'orpheline demanda d'une voix tremblante :

— Qui est là ?

— Moi ! mademoiselle, répondit madame Lainé à travers la porte.

— Entrez, dit Ernestine, se rappelant tout alors.

Et s'adressant à sa gouvernante :

— Qu'y a-t-il donc ?

— Bonne nouvelle... excellente nouvelle, mademoiselle... Vous voyez, j'ai les mains en sang... mais... c'est égal !

— Ah ! mon Dieu !.. c'est vrai, s'écria mademoiselle de Beaumesnil avec effroi, que vous est-il donc arrivé ?.. Venez, prenez ce mouchoir... étanchez ce sang...

— Oh ! ce n'est rien, mademoiselle, répondit la gouvernante avec héroïsme, pour votre service je braverai la mort !..

Cette exagération attiédi la compassion de mademoiselle de Beaumesnil, qui répondit :

— Je crois à votre courageux dévouement ; mais de grâce, enveloppez votre main.

— C'est pour obéir à mademoiselle ; peu m'importe cette blessure... car enfin, la porte, est ouverte... Mademoiselle, je suis parvenue à dévisser les pitons d'un cadenas, à soulever une barre de fer, j'ai entr'ouvert la porte et, comme je m'en doutais, elle donne dans la rue...

— Soyez sûre, ma chère Lainé, que je saurai reconnaître...

— Ah ! je conjure mademoiselle de ne pas me parler de sa reconnaissance ; ne suis-je pas payée par le plaisir que j'ai à la servir ?... Seulement que mademoiselle m'excuse d'être ainsi revenue, malgré ses ordres... mais j'étais si contente d'avoir réussi !..

— Je vous sais, au contraire, beaucoup de gré de cet empressement... Ainsi, nous pouvons en toute certitude convenir de nos projets pour demain ?

— Oh ! maintenant, mademoiselle, c'est chose faite.

— Eh bien donc ! vous me préparerez une

robe de mousseline blanche très-simple, et, la nuit venue, nous nous rendrons chez madame Herbaut. Et, encore une fois... la plus grande discrétion.

— Que mademoiselle soit tranquille... Elle n'a rien de plus à m'ordonner ?

— Non, je n'ai qu'à vous remercier de votre zèle.

— Je souhaite une bonne nuit à mademoiselle.

— Bonsoir, ma chère Lainé.

La gouvernante sortit.

Mademoiselle de Beaumesnil continua d'écrire son journal.

(La suite au prochain numéro.)

## LA CHASSE AU LION

PAR

JULES GÉRARD

— LE TUEUR DE LIONS —

(Suite.)

J'appris en arrivant que, tous les soirs, au coucher du soleil, le lion rugissait en quittant son repaire, et qu'à la nuit il descendait dans la plaine, toujours rugissant.

La rencontre me parut presque infaillible ; aussi m'empressai-je de charger les deux fusils que j'avais. A peine avais-je terminé cette opération, à laquelle vous devez toujours apporter la plus grande attention, que j'entendis le lion rugissant dans la montagne.

Mon hôte s'offrit de m'accompagner jusqu'au gué que le lion devait franchir en quittant la montagne ; le lui donnai mon second fusil, et nous partîmes.

Il faisait noir à ne pas se voir à deux pas. Après avoir marché pendant un quart d'heure environ à travers bois, nous arrivâmes sur le bord d'un ruisseau qui coule au pied du *Jebel-Krounega*.

Mon guide, très-ému par les rugissements qui se rapprochaient, me dit : — Le gué est là.

Je cherchai à reconnaître la position ; tout, autour de moi, était noir, je ne voyais même pas mon Arabe, qui me touchait.

Ne pouvant rien distinguer par les yeux, je me mis à descendre jusqu'au ruisseau pour rencontrer, en tâtant avec la main, quelque voie de cheval ou de troupeau. C'était bien un gué très-encaissé et dont les abords étaient difficiles.

Ayant trouvé une pierre qui pouvait me servir de siège, tout à fait au bord du ruisseau et un peu en dehors du gué, je renvoyai mon guide, qui ne demandait pas mieux.

Pendant que je cherchais à prendre connaissance du terrain, il ne cessait de me dire : — Revenons au douar, la nuit est trop noire, nous chercherons le lion demain pendant le jour.

N'osant se rendre au douar tout seul, il se blottit dans un massif de lentisques, à une cinquantaine de pas de moi.

Après lui avoir ordonné de ne pas bouger, quoi qu'il pût entendre, je pris position sur ma pierre.

Le lion rugissait toujours et se rapprochait doucement.

Ayant tenu mes yeux fermés pendant quelques minutes, je finis par voir, en les ouvrant, qu'à mes pieds était un talus vertical créé sans doute par un débordement du ruisseau qui coulait à plusieurs mètres plus bas ; à ma gauche et au bout du canon de mon fusil, se trouvait le gué ; mon plan fut aussitôt arrêté.

S'il m'était possible de voir le lion dans le lit du ruisseau, je devais le tirer là, le talus pouvant me sauver, si j'étais assez heureux pour le blesser grièvement.

Il pouvait être neuf heures, quand un rugissement se fit entendre à cent mètres au delà du ruisseau.

J'armai mon fusil, et, le coude sur le genou, la crosse à l'épaule, les yeux fixés sur l'eau.